Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [94] (2006)
Heft: 1499

Artikel: Ecrire ? A condition que ce ne soit pas de la littérature : entretien avec Valérie Cossy, enseignante en Etudes genre à l'Université de Lausanne
Autor: Schiess, Christian / Cossy, Valérie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-282955

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ecrire? A condition que ce ne soit pas de la littérature

Entretien avec Valérie Cossy, enseignante en Etudes genre à l'Université de Lausanne

Propos recueillis par Christian Schiess

L'émilie: Les femmes ont-elles toujours été présentes dans la littérature ?

Valérie Cossy: Avant les travaux de chercheuses féministes dans les années 1970, on pensait que la littérature des femmes n'avait commencé qu'avec le 19e siècle et le genre romanesque. Or on sait aujourd'hui que les femmes ont de tout temps été présentes dans la création littéraire, et la question à se poser est en fait celle de la transmission, ou plutôt de l'oubli: comment se fait-il que de génération en génération, la trace de leur écriture n'ait pas été gardée ? Jusqu'au 20e siècle, chaque génération de femmes a ainsi été confrontée à l'absence de modèles féminins hérités du passé. Il s'agit donc plus d'un problème de mémoire que de création.

L'émilie: Comment l'écriture féminine a-t-elle pu accéder à la reconnaissance ?

V.C.: Une étape marquante a été franchie au 18e siècle, au moment où les femmes se mettent à écrire pour gagner leur vie. Virginia Woolf l'a bien montré pour le cas de l'Angleterre, où l'apparition des maisons d'édition leur a permis d'écrire chez elles et de ne pas dépendre des réseaux de patronage aristocratiques. L'essor du marché du livre s'est étendu un peu plus tard à la France qui a connu à son tour une certaine démocratisation des réseaux de publication, ce qui a permis à un nombre croissant de femmes d'investir notamment le domaine du roman sentimental, du roman noir ou du mélodrame.

L'émilie: Elles vont donc se consacrer à un genre bien spécifique…

V.C.: Oui, le prix de ce progrès, qui est un progrès paradoxal, c'est qu'on va permettre aux femmes d'écrire dans certains genres et dans certaines formes tout en leur faisant comprendre que la Littérature, celle avec un grand L, n'est pas censée être un domaine pour elles. Pour justifier leur apparition dans l'espace public de l'écriture, elles invoquent souvent des conditions matérielles, comme une famille à nourrir. Ecrire pour de l'argent est donc en quelque sorte une bonne excuse pour publier, mais par là même elles se retrouvent exclues du domaine de la création artistique à fort capital symbolique.

L'émilie: En Suisse romande, la dénonciation de ces discriminations est-elle d'abord le fait d'écrivaines ou de militantes, ou des deux à la fois à l'image de Virginia Woolf ?

V.C.: Le texte fondateur de la critique féministe en littérature est en effet *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, paru en 1929 : elle est la première à avoir thématisé le problème et à avoir inscrit la création littéraire dans le cadre plus large des conditions socio-matérielles. Celle qui l'a posé la première de façon explicite pour la Suisse romande est Alice Rivaz, qui est elle-même une lectrice de Woolf. En 1945 déjà, avec son essai *Un peuple immense et neuf*, elle dénonce le «silence des femmes» qu'elle décrit comme effrayant, du fait qu'on ne les voit pas et qu'on ne les entend pas dans le monde et l'histoire de la littérature. Elle en a fait d'ailleurs elle-même l'expérience quelques années plus tôt, ayant participé avec Ramuz à la préparation d'une anthologie de poésie française qui finalement ne sera publiée que sous le nom de ce dernier. A travers la lecture de poétesses du passé, elle a donc été amenée à s'interroger sur la valeur du canon littéraire, sur les raisons qui font qu'on retient certains auteurs et pas d'autres, que certaines qualités esthétiques sont jugées préférables, certains thèmes plus sérieux que d'autres.

L'émilie: Aux côtés d'Alice Rivaz, quelles ont été les autres précurseures de la critique féministe dans la littérature romande ?

V.C.: Si on peut dire d'Alice Rivaz qu'elle a été la première à s'assumer pleinement comme féministe et écrivaine, d'autres femmes de sa génération ont créé des œuvres tout à fait intéressantes et riches. Je pense notamment à Catherine Colomb, à Monique de Saint-Hélier ou un peu plus tard à Corinna Bille : elles ont toutes dû se confronter à un milieu et à une culture littéraire massivement androcentriques.

L'émilie: De quelle manière concrète s'exprimaient ces résistances masculines ?

V.C.: Je ne crois pas qu'au niveau de la création et de la publication elles aient rencontré d'obstacles majeurs. Dans l'ensemble on peut dire que leurs œuvres ont été plutôt bien reçues et encouragées par leurs pairs : Alice Rivaz a été soutenue publiquement par Ramuz, Catherine Colomb a gagné des prix. Elles écrivent à une époque où l'on commence quand même à admettre que des femmes peuvent créer des œuvres d'importance. En revanche, le problème se pose dès lors qu'il s'agit d'écrire tout en étant l'héritière de normes, d'un système de représentation qui lui-même est androcentré. On en a un témoignage significatif à travers les lettres de Ramuz à Alice Rivaz, où il réagit à *La paix des ruches*, un roman quasiment pamphlétaire écrit sous la forme d'un journal intime qu'une femme mariée tient en cachette de son mari. Bien qu'il lui concède des qualités formelles, il laisse entendre qu'il s'agit somme toute d'un sujet «de femmes» et donc «secondaire» parce que pas universel.

L'émilie: Comment y ont-elles fait face ?

V.C.: Même si ces écrivaines n'ont pas laissé de réflexions théoriques, elles ont bien identifié ce qui a été mis en évidence par Simone de Beauvoir par rapport à la littérature : le fait que le féminin y a traditionnellement servi à signifier une forme d'altérité ; les femmes ne sont jamais là pour elles-mêmes. Elles se heurtent ainsi à un problème de représentation que leurs collègues masculins peuvent se permettre d'ignorer. Déjà Virginia Woolf avait lancé aux romancières contemporaines le défi de

créer des personnages de femmes ordinaires qui échappent à l'alternative traditionnelle de l'héroïne abjecte ou grandiose, ce qui montre bien la difficulté pour les femmes de s'approprier la littérature et de créer du neuf à partir de leur posture d'énonciation. Ce n'est donc pas un hasard si, pour exister en tant qu'écrivaine, Catherine Colomb inaugure sa carrière par un roman, *Pile ou face*, dans lequel elle démolit à coups d'humour noir le mythe de l'Amour avec un grand A, et par là l'idée même du couple hétérosexuel. C'est en fait à l'aliénation des femmes qu'elle s'attaque. Il est d'ailleurs intéressant de noter que lorsque ses œuvres complètes ont été publiées il y a dix ans, les éditeurs ont hésité à inclure ce roman, y voyant comme une erreur de jeunesse non représentative, alors qu'il s'agit en fait de l'acte fondateur de son œuvre.

L'émilie: Qu'en est-il aujourd'hui ? Peut-on dire que le monde littéraire romand a fait une place aux femmes ?

V.C.: Les femmes restent encore largement minorisées. Cela se voit notamment à leur sous-représentation dans l'attribution de prix littéraires et dans le faible nombre de comptes-rendus qui leur sont consacrés dans la presse. Et comme l'a fait remarquer Monique Laederach, les écrivaines d'ici souffrent d'une double exclusion, en tant que femmes et en tant que romandes, c'est-à-dire à la fois par rapport aux hommes et au champ littéraire français. Elle-même d'ailleurs cherche à retourner dans son œuvre poétique certains mythes centraux - notamment les couples mythiques comme Orphée et Eurydice, Eros et Psyché, Pygmalion et sa créature - dans la construction symbolique du genre et qui continuent à structurer les imaginaires littéraires. Mais si quelques écrivaines comme elle ou encore Anne-Lise Grobéty ou Sylviane Dupuis ont continué à questionner la place particulière des femmes dans la littérature, soulever cette question devient aujourd'hui de plus en plus difficile. C'est ce que dit Geneviève Brisac lorsqu'elle souligne l'impossibilité de l'évoquer sous peine de se condamner au point de vue communautariste qui ferait des femmes un groupe à part et qui serait incompatible avec l'Universalité que la Littérature est censée incarner. Cela est un enjeu très spécifique au monde littéraire et politique français, mais qui exerce une forte attraction sur la littérature romande. On le voit bien avec le cas d'écrivaines qui sont bien reconnues et intégrées chez les éditeurs français, comme Agota Kristof, qui se distancient radicalement de ce type de questionnement. Pourtant la question du genre n'est pas dépassée en littérature, loin de là : on n'a pas atteint le moment où les femmes n'auraient plus à se poser cette question. Or, cette démarche implique qu'on désacralise la littérature, alors qu'on est encore très attaché une idée romantique de la littérature, comme si elle n'était pas traversée par des rapports de pouvoir et des intérêts particuliers.

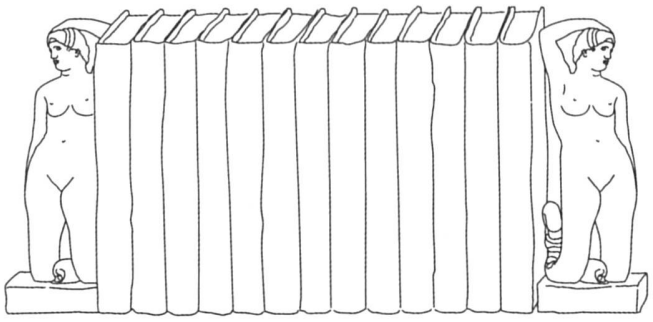
L'émilie: Quelles pourraient être les pistes à suivre pour rendre plus visible l'écriture féminine ?

V.C.: Je pense qu'on pourrait par exemple se tourner vers le monde anglo-saxon, qui a fait l'effort de rechercher des textes écrits par des femmes, de constituer des anthologies pour que leurs œuvres soient transmises au public et aux générations futures.

Réception de *La paix des ruches*, de Alice Rivaz

Anne-Françoise Praz

A la parution du roman d'Alice Rivaz, *La Paix des ruches*, le journal romand *Servir* lance un sondage : Mme Bornand, l'épouse déçue mise en scène dans le roman, est-elle «caractéristique de l'éternel conflit entre les hommes et les femmes et ce conflit ne serait-il pas particulièrement aigu dans notre pays ?» Les réponses sont publiées le 15 juillet et le 5 août 1948, sous le titre «*Psychologie de l'amour en Suisse*». Toutefois, à lire la douzaine de lettres publiées, plusieurs lectrices dépassent la lecture «psychologique» pour mettre en évidence les rapports de pouvoir, et la conclusion du journal confirme cette approche: «Plusieurs de nos correspondantes notent que la femme suisse a le sentiment d'être inférieure à l'homme.»



A l'exception d'un témoignage affirmant que les difficultés du mariage sont bien inférieures aux «larges compensations» qu'il procure, les lectrices reconnaissent que le roman décrit bien leurs frustrations d'épouses. Certaines incriminent «l'égoïsme», le «manque d'égards» ou de «galanterie» des maris suisses, défauts moins répandus chez les maris étrangers (!). Le problème résiderait surtout dans l'incapacité des époux à supporter toute velléité d'indépendance chez leurs femmes. Si pour l'une ou l'autre lectrice une réforme radicale de l'institution du mariage ou de l'éducation des garçons s'impose, pour d'autres il s'agit encore et toujours d'exhorter les femmes à se montrer plus aimantes, plus intelligentes et plus résolues pour faire valoir leur opinion au sein du couple.

Selon les réponses des hommes, l'héroïne du roman manque singulièrement d'imagination, de volonté ou de ressources, et un lecteur va même jusqu'à «conseiller le suicide à toutes les femmes semblables, car il faut en être une bonne fois débarrassé» ! Un «homme de science» et mari indigné détaille les défauts de cette «Madame Bovary à l'échelle romande», qu'il généralise à «nos adorables compagnes» : «Je crois qu'il arrive très souvent au mari de souffrir du désert intellectuel d'en face (...) Pour nos charmantes compagnes, l'amour est avant tout une monstrueuse hypertrophie du moi (...) le tout se mêle à une sentimentalité aussi poisseuse que déplacée, qui provient de cette affreuse littérature féminine.»